

Qui a peur

UN jour très gris du mois dernier, sur la place Saint-Martin, devant la porte de l'église, le corbillard des troisièmes. De-ci de-là, quelques groupes d'hommes causent au coin des rues en se cachant comme s'ils avaient honte d'être là. En face, la buvette paraît bruyante, malgré que ce soit une heure où les ouvriers d'habitude travaillent. Un jeune homme va et vient, seul les mains derrière le dos. Il paraît plutôt s'ennuyer à quarante sous de l'heure.

Je passe à ce moment. Il me salue, ne pouvant pas faire autrement, et je l'aborde. Je le reconnais pour lui avoir fait faire la première communion, il y a dix-huit ou vingt ans.

— Que fais-tu là, mon vieux ?

— Ce que vous voyez ; je suis à un enterrement. J'attends qu'on sorte.

Et comme je paraissais surpris :

— Oui, oui, c'est vrai, vous avez raison. Je ne devrais pas être ici. La famille est à l'église. Ce sont des voisins, des amis. Le défunt était mon camarade d'atelier. La grippe l'a fauché en quatre jours. Il laisse une jeune femme et trois gosses. C'est à faire pitié !...

— Et tu n'as pas eu la délicatesse de les suivre jusqu'à l'autel, de prier avec eux pour l'ami que tu regrettes, d'assister, près d'eux, à la cérémonie que tu voudrais en pareil cas pour les tiens, ou pour toi si tu venais à mourir ?

— Oui, dites-le, c'est idiot, mais voyez-vous, là, sur la place ? Les autres attendent aussi. Ce sont les purs, les rouges. Si je rentre, demain à l'atelier ce qui m'attend pour être allé à l'église, chez les curés, comme ils disent !

— C'est-à-dire que tu as peur ? Toi qui n'a pas reculé d'un pouce quand il s'est agi de lutter contre les Boches, tu as honte, maintenant, que des copains te voient rentrer à l'église. Froussard, va !

Il avait la croix de guerre !... Ce fut un coup de fouet. Brusquement, il me quitta et rejoignit le cortège près de l'autel.

*
* *

Le lendemain, à l'atelier.

Les compagnons étaient à peine à l'ouvrage. Le dernier venu, Soiffard, en prenant son bleu — il n'est jamais le premier au travail — donna le signal des quolibets dont ce fut, à la minute, un feu roulant.

— Hé, là, passe-moi le goupillon, François !

— Tu es allé à confesse, hier ; ne le nie pas, on t'a vu.

— Ça pue l'encens ici.

— *Dominus vobiscum*...

Etc., etc.

François laisse dire un instant. Mais il a vu sur lui tous les yeux des camarades ; il a senti leurs rires moqueurs. Un frisson le saisit. On voit dans ses bras nus ses muscles se raidir. Il s'arrête de travailler, et, d'un violent coup de marteau sur son enclume, il brusque les lazzis, redresse son visage subitement éclairé d'un reflet de fier vouloir...

— Eh bien, quoi ! Aurez-vous bientôt fini ? Voilà des plaisanteries que je n'admets plus. J'ai fait hier ce que j'ai dû, ce que j'ai voulu faire. J'ai honoré jusqu'au bout un camarade que nous aimions, respecté les sentiments religieux, que je partage, d'une famille en deuil. Vous autres, vous avez manqué d'égard vis-à-vis l'ami et des siens ; vous avez profané une douleur légitime par votre abstention et vos beuveries... Et vous blaguez ma conduite !... Non, plus de ça !... ou alors !...

Et il montra ses bras noueux.

*
* *

Il n'en fallut pas davantage pour arrêter ces fanfarons.

Plus jamais, depuis, on ne lui a demandé encens ou eau bénite.

Il paraît même que certains se sont enhardis jusqu'à s'aventurer derrière le pilier de saint Antoine de Padoue, dans l'église même, pour les enterrements de camarades.

Je gage qu'ils finiront par aller baiser le crucifix.

C'est bien, François !

MARTINET

[La Réponse.]